

Hélène de Gunzbourg : « Etre là au moment de la séparation avec le bébé me semble essentiel »

Philosophe, Hélène de Gunzbourg parle de la maternité avec sagesse. Sans oublier sa sensibilité qui lui ouvre l'esprit sur la condition des femmes et sur son métier. A la fin des années 1970, elle a choisi avec enthousiasme la profession de sage-femme, à l'âge où les autres avaient déjà cumulé pas mal d'heures de garde. N'empêche, elle souligne un malaise persistant dans la procréation...



Hélène de Gunzbourg, auteure de « Maître mère », paru aux éditions L'Harmattan.

La sage-femme nous plonge dans un flash-back sur les femmes et la procréation avec « Maître mère », paru aux éditions L'Harmattan. Elle y déroule les avancées médicales marquantes de notre époque. Militante et féministe de la première heure, Hélène de Gunzbourg convoque la sociologie, l'histoire ou la psychanalyse pour parler de ces évolutions. Avec un changement de taille : la dissociation entre sexualité et procréation. Elle détaille son impact sur les femmes. Installée de nombreuses années en libéral, elle les a écoutées. En 2011, elle a soutenu une thèse en philosophie pratique sur la naissance et la sage-femme à l'université Paris-Est-Montreuil.

Dans son essai, elle analyse la maternité avec toutes ses failles. L'ambivalence du désir d'enfant, le déni de grossesse, le baby-blues et la place de la sage-femme dans la tourmente. Rencontre avec la présidente de l'association « Je suis la sage-femme », qui vient d'organiser à Paris son deuxième colloque sur le thème « Révolution dans la procréation : où est la sage-femme ? »

Comment devient-on sage-femme ?

Je crois que la sage-femme porte cette vocation en elle. Et puis, je l'ai constaté à maintes reprises, cela peut se révéler après un événement comme une naissance ou un deuil. Pour moi, avec une licence de lettres en poche, ce fut après une période où militante d'extrême

gauche, j'ai vécu crise sur crise. J'aime les bébés et suis engagée dans les combats pour la libération des femmes. A 30 ans, je voulais exercer un vrai métier.

A l'époque, être littéraire n'empêchait pas de viser le diplôme ?

Non, et par chance, pour décrocher le concours, je suis tombée sur Simone de Beauvoir : on ne naît pas femme, on le devient ! Ensuite, étudiante à l'école de sages-femmes de Saint-Antoine (Paris), j'ai complètement joué le jeu de la discipline et de la blouse rose. J'apprenais par cœur. J'ai bien supporté les études qui se limitaient alors à trois ans, même si certaines sages-femmes étaient rigides ou pas sympas.

Vous avez vécu l'effervescence autour de la FIV à l'hôpital Antoine-Béclère dans les années 1980. Aujourd'hui, vous parlez de « eugénisme doux » pour la réduction embryonnaire...

Il faut des garde-fous contre l'eugénisme. Heureusement en France, le questionnement éthique et philosophique reste important. Mais l'évolution est si rapide qu'il suit les découvertes, plutôt que de les précéder. Je ne sais pas la seule à dire que la « réduction embryonnaire », par exemple, nous questionne. Pour une femme, ces embryons, ce sont un ou plusieurs « bébés. » Il fut un temps où les patientes se retrouvaient dans l'urgence de choisir,

Hélène de Garabour

NOTRE MÈRE

Essai philosophique d'une sage-femme



OUVERTURE PHILOSOPHIQUE

Éditions

même si ces femmes étaient conscientes de risquer leur peau en ayant des grossesses multiples. Aujourd'hui, ce geste est mieux encadré, mais le fait de ne pas en parler, de ne pas accompagner, cela peut se répercuter sur l'enfant survivant. De plus, l'économie et les laboratoires ont investi ce champ de l'assistance médicale à la procréation et on a « inventé » en partie la pathologie de la stérilité. En tant que sage-femme, j'ai vu le début de l'assistance médicale à la procréation ; c'était une époque enthousiaste et créative, assez insouciance. Dans mon analyse actuelle, je ne suis pas pessimiste. Ce qui m'inquiète, ce ne sont pas ces découvertes, c'est de faire comme si c'était une évidence.

Militante féministe, vous écrivez que l'IVG est un drame pour une femme. Pourquoi ?

Cela reste dramatique, même si on le vit bien. On ne peut pas faire comme si ce n'était rien. Quand les femmes en parlent, elles gardent un sentiment d'échec, de culpabilité ; elles se disent que l'enfant aurait pu être là. J'ai vu des femmes faire une IVG, poussées par leur compagnon ou par leur famille !

Il est question de supprimer le délai de réflexion avant l'IVG...

C'est vrai qu'une semaine, c'est long. Il me semble qu'on doit trouver un juste milieu : deux à trois jours, peut-être.

Vous évoquez le déni de grossesse, phénomène découvert tardivement en psychiatrie. Peut-on le comparer à une sorte d'état de sidération ?

Oui, je pense qu'il y a des femmes qui ne savent pas qu'elles sont enceintes. Même si

inconsciemment, c'est le cas. Il existe un vrai déni jusqu'à six mois, voire jusqu'au terme. L'accouchement est alors une révélation. Le plus étonnant, c'est que le phénomène est contagieux : la famille, les soignants ne le voient pas.

Dans le livre, vous faites un parallèle entre la grossesse pour autrui généralisée en Inde et l'augmentation du déni de grossesse...

Le phénomène de GPA a toujours existé et même aujourd'hui, il n'est pas forcément marchand. Aux USA, la mère porteuse peut même faire partie de la famille. Pourtant, en Inde, j'ai le sentiment qu'il existe un déni de grossesse organisé. L'argent entre en ligne de compte. L'Ukraine est aussi dans ce cas (1). Mais je ne suis pas d'accord avec l'hostilité vis-à-vis de la GPA. Il y a des femmes qui le font vraiment par don.

En France, il y a des lobbies réactionnaires. Nous

(1) La grossesse pour autrui est autorisée depuis 2004 en Ukraine. Elle y prospère, à l'aide de cliniques privées dédiées à l'infertilité.

(2) « La Nausée » de Jean-Paul Sartre raconte le processus par lequel un individu découvre la vérité de l'existence humaine et en ressort transformé. Sous la forme d'un journal intime, Antoine Roquentin, personnage principal, décrit cette traversée.

les avons vus à l'œuvre lors des manifestations contre le mariage pour tous. L'acte sexuel peut être dissocié de la procréation. Et c'est une bonne chose que la procréation ne soit plus interdite aux homosexuels. Autorisons-les par la voie législative. Pour le reste, chacun se débrouille avec son désir.

Vous détaillez les difficultés des femmes face à la maternité. Et leurs fameuses nausées qui n'intéressent personne...

Elles témoignent juste de l'élévation du taux de HCG. On s'y intéresse peu, car ce n'est pas un symptôme médical. C'est quelque chose de signifiant. Pour en parler, je me situe presque sur un plan philosophique. La métaphore s'inspire de « La Nausée », de Jean-Paul Sartre (2). Je l'analyse comme un envahissement existentiel de la nature, avec une telle puissance qu'il est impossible de prendre de la distance. Et puis, ces nausées témoignent peut-être d'une forme de liberté pour les femmes enceintes. La médecine ne peut pas en prendre possession ! Une femme enceinte se replonge dans son statut d'enfant. J'observe que les nausées sont souvent fortes chez les femmes éloignées de leur mère ou en conflit et privées de l'alimentation de leur enfance.

Autre période de fragilité, le baby-blues. La sage-femme joue un rôle important à ce moment-là...

Etre là au moment de la séparation avec le bébé me semble essentiel. La sage-femme est la gardienne de la phusis, c'est-à-dire la vie dans sa transformation. C'est elle qui symbolise le lien entre l'enfant et la mère, avec ses différentes étapes : la vie utérine, la descente du bébé, son premier cri, la prise en charge du placenta, la mise au sein, le soutien envers le

père qui va reconnaître son enfant. En suites de couches, le corps se referme, mais il reste la trace de la naissance. Et une traversée à effectuer. La femme qui vient d'accoucher traverse « la nuit du monde ». Elle se sent proche de la mort, car elle vient d'accoucher et elle l'a faite. Tout accouchement s'approche de la mort et toutes les femmes le savent. Elle porte en elle toute l'histoire de ses ancêtres, de ses morts et la transmet à son nouveau-né. Je cite volontiers le philosophe Kierkegaard, un des rares à avoir parlé des femmes enceintes. Il a compris que l'angoisse que ressent toute femme au moment de la naissance est poussée à l'extrême, car elle entre dans la vie humaine. Elle le projette comme nouvel existant dans le monde.

**Aujourd'hui, vous déplorez
le rôle nourricier, strictement
utilitaire du sein...**

C'est bien d'allaiter, mais je constate une pression sur les femmes pour les obliger à donner le sein. Et celui-ci est identifié au biberon qui

n'est plus une médiation de la mère à l'enfant, mais un pur instrument ! De plus, les femmes restent trois jours à la maternité. Et souvent, personne ne prend le temps de s'asseoir auprès d'elles pour en parler. Forcément, l'allaitement au sein se solde par un échec. Pour réussir un allaitement, il faut être soutenu. D'autant plus avec notre rythme de vie accéléré, où la femme contemporaine doit assumer tous ses rôles à la perfection.

**Vous analysez l'ambivalence
de la place de la sage-femme.**

**Entre la physiologie et la pathologie,
entre la norme et l'anomalie.**

**Comment préserver une identité
forte en élargissant les domaines
de compétences ?**

Profession médicale à compétences définies, la sage-femme se trouve dans une situation tragique. Sa déontologie oblige qu'elle soit à la fois indépendante et soumise au pouvoir médical. La pathologie peut survenir à tout

instant ; il n'y a pas visiblement de frontière avec le « normal ».

Nous sommes des « midwives », des femmes du milieu, dans l'entre-deux, la marge, la limite. Mais je suis persuadée que les sages-femmes peuvent préserver leur part de mystère, leur côté chamane, un peu secret. Je sais que nombre d'entre nous adorent le placenta sans en parler... La sage-femme assure le passage de la vie qui s'accomplit, quand l'être humain se sépare de la nature pour rentrer dans le monde des humains, du symbolique et du nom. Je suis optimiste. Il faut que les sages-femmes investissent tous les domaines : la gynécologie, l'échographie, la recherche, l'assistance médicale à la procréation. Et cela me semble possible, sans perdre leur place symbolique.

J'ai créé l'association « Je suis la sage-femme » pour retrouver l'âme de notre profession. Cette dimension ne dépend ni de notre sexe biologique ni de notre ancienneté.